

Patrick Saveau, *Serge Doubrovsky
ou l'écriture d'une survie*,
Dijon, Éditions universitaires de Dijon,
coll. « Écritures », 2011, 95 p.

Elizabeth Molkou
Université de New York à Paris

Le visage le plus exposé de Serge Doubrovsky est sans doute celui qui l'a conduit à introduire le vocable d'autofiction à l'occasion de la parution de son ouvrage *Fils* en 1977. Il inaugurerait par là une série de textes placés sous le signe de la création de soi par l'écriture. Or l'œuvre doubrovskyenne naît avant *Fils* et ne peut être réduite à la volonté de renouveler le genre autobiographique.

C'est ce qu'entend essentiellement rappeler l'ouvrage de Patrick Saveau, première et brève monographie entièrement consacrée à Serge Doubrovsky. Cet ouvrage répond à un double objectif. D'une part mettre au jour les fondements du projet autofictionnel tels qu'on les trouve dans *La Dispersion*, parue en 1969 — avant donc son fameux *Fils* — bien qu'on ne puisse faire entrer ce texte dans la catégorie hybride de l'autofiction. Dans un deuxième temps, explorer la question de la judéité ou plutôt celle du trauma de la guerre, si fondamentale au geste d'écriture doubrovskien.

L'initiative de cet ouvrage est saluée par l'écrivain lui-même dans sa vibrante préface. Il y reprend entièrement à son compte l'analyse de Saveau à l'exception de sa prétendue indifférence à Israël, une question hélas absente de la présente édition.

Ainsi avec cet ouvrage Patrick Saveau entreprend-il d'investir un intervalle peu exploré : celui qui sépare l'écriture d'une vie de l'écriture d'une survie, reprenant les mots de Doubrovsky lui-même : « Si je dois vivre, une chose de sûre, continuer le cahier noir sous une autre forme, laquelle, aucune idée, un jour ÉCRIRE, roman, essai, sais pas, mais SI par miracle je survis, c'est plus qu'une envie, un devoir, ÉCRIRE MA SURVIE » (*Laissé pour conte*, Grasset, p. 429)

Certes, Doubrovsky et les siens demeurent d'authentiques survivants, des miraculés de la Seconde Guerre mondiale, qui ont réussi à échapper aux rets de l'occupation. Mais la possibilité de se maintenir en vie dont il s'agit ici est bien celle que seule l'écriture va rendre possible, et ce, dès les premiers textes qui ont précédé *Fils*.

Pour Saveau, la période de l'Occupation occupe d'autant plus une place centrale que le traumatisme qu'elle engendre chez le jeune Doubrovsky va traverser l'œuvre de part en part. Cette question va servir de fil conducteur dans l'analyse, car elle permet à elle seule d'appréhender les questions de la vie de l'auteur et de sa judéité, deux chapitres éclairants qui s'appuient sur le travail biographique le plus étendu sur Doubrovsky. Le rapport à cette appartenance, loin d'être simple, est fondé sur une puissante dualité : la nécessité d'affirmer sa judéité tout en se déclarant non-Juif. Perpétuelle oscillation entre une judéité vidée de sa substance et l'identification à un destin collectif vécue elle aussi sur le mode du ressassement.

Les amours de Doubrovsky n'échappent pas à ce principe qu'a Saveau à cœur de démontrer. À savoir la manière dont le traumatisme original va déterminer la relation amoureuse. *La Dispersion* met également en place un modèle d'écriture de la relation amoureuse. La première relation avec Elisabeth va servir de déclencheur à la remémoration, au ressassement. Ce modèle culmine dans *Le livre brisé*, où l'extrême de la persécution rejoint l'extrême de la disparition d'Ilse, dont la mort est racontée. Là encore, il démontre une des leçons majeures de l'entreprise d'écriture de Doubrovsky. Le témoignage de la persécution ou de l'indicible de la mort d'Ilse est toujours être de langage, incorpore toujours une part de ce que nous pouvons appeler au sens large « fiction », la vie ne pouvant jamais être appréhendée directement.

Le chapitre intitulé « Masculinité : une (dé)route historique » explore quant à lui la manière dont la masculinité s'écrit d'un bout à l'autre de l'œuvre et dont elle se nourrit elle

aussi du traumatisme originel. On regrette que, bien que perspicace, il n'apporte rien de nouveau à l'interprétation de Régine Robin dans une étude publiée en 1997. Cette dernière a amplement commenté la question centrale du manque. N'ayant pas participé à la Résistance, Doubrovsky aurait « manqué » à sa guerre, un manque, un vide dont l'écriture deviendra le seul refuge.

Enfin le chapitre portant sur la vie quotidienne — du reste peu représentatif de cet ouvrage — lui aussi apparaît moins convaincant en ce sens qu'il se borne à rappeler la forte imprégnation des épisodes de la vie quotidienne par le trauma de la persécution. On se consolera avec le chapitre final, sorte de bonus constitué d'extraits d'entretiens inédits avec l'auteur.

On aurait apprécié que la question générique de l'autofiction, certes essentielle pour appréhender l'œuvre, ne soit ici expédiée. En effet, à aucun moment Saveau ne semble remettre en cause la position de Doubrovsky, celle la plus communément admise, à savoir que s'il est l'inventeur du vocable, il ne serait en aucun cas celui du genre...

On ne peut que se réjouir cependant du caractère salutaire de son approche : s'attacher de manière pleinement assumée à l'engagement référentiel de l'œuvre, les femmes dans l'œuvre renvoyant aux femmes réelles dans la vie, les coupures de journaux aux articles de lois réels, etc... Mais l'intérêt principal de l'analyse de Saveau demeure celui de s'employer à restituer à *La Dispersion*, négligée par la critique, sa dimension inaugurale. C'est en effet dans ce texte que se met en place le théâtre intérieur de l'écrivain ou, pour reprendre le terme de Jean Ricardou, la constitution d'un biotexte. Dans ce texte fondateur, se jouent à la fois la nécessité de témoigner,

l'impossibilité d'échapper à un puissant ancrage référentiel, soit un contrat de lecture déterminé par un rapport de ressemblance, de fidélité au réel et l'impossibilité d'écrire une fiction. C'est dans ce mouvement de va-et-vient perpétuel que l'œuvre de Serge Doubrovsky a pu se déployer et renouveler de manière inédite les frontières d'un genre.